L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 21 JUIN 1878. 51me Année

DUFOUR & LIMET,
Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS,
VENDREDI 21 JUIN 1878.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Par Placide J. Spear au No 219 rue de l'Esplanade, entre Robertson et Villere magnifiques meubles pour cause de départ.

Par H. Stern & Co. au No 63 de la rue de la Douane—Bottes, Souliers et Brodequins.

Succession de Gustavus Schmidt.—Ce soir à 7 heures, Place de J. Spear continuera la vente à l'encan au No 46 de la rue Royale de la splendide bibliothèque du défunt. La vente continuera par le magnifique ouvrage le "Journal du Palais" en 63 volumes. Avis aux amateurs.

Vente Aldernéy.—Voir l'annonce d'encan de P. E. Murphy & Son.

L'ajournement du Congrès.

Le 45me Congrès des Etats-Unis vient de s'ajourner, après avoir siégé presque sans interruption depuis le 15 octobre dernier, date à laquelle il s'est réuni pour obéir à la convocation du président Hayes. Dans cette session extraordinaire d'octobre, il avait dû voter le budget arriéré que le précédent Congres avait à dessein omis par suite de la crise présidentielle. La maigre allocation votée par la Chambre pour la participation des Etats-Unis à l'Exposition universelle de Paris, n'a été adoptée par le Sénat que tardivement, le 15 décembre. Le temps de la session extraordinaire n'a guères été employé qu'à la présentation des bills.

Nous ne saurions dire que la session régulière, commencée le premier lundi de décembre et qui a duré six mois et demi, n'a pas été bien remplie car elle ne l'a été que trop. Mille ou quinze cents bills ont été présentés dans cet intervalle. Mais nous ne craignons pas d'exagérer en disant que les dix neuf vingtièmes de ces bills étaient complètement étrangers à l'intérêt général.

La seule mesure d'une importance réelle adoptée dans cette longue session, a été le "Silver Bill" loi qui a ordonné la remonétisation de l'argent. Si cette mesure a ses avantages, on peut dire que votée isolément et avant la décision que pourra prendre le Congrès monétaire international convoqué, elle deviendra peut-être une source de complications qu'il est très facile d'éviter.

Comme nous l'avions prévu, le bill du tarif a échoué et il va falloir que l'industrie et le commerce des Etats-Unis se résignent à la perspective que l'ajournement qui en résulte qu'un petit nombre d'intérêts au détriment de la grande masse des producteurs et des consommateurs.

Les bills nécessaires d'allocations générales et spéciales ont été adoptés à la vapeur dans les derniers jours de la session, comme cela arrive presque toujours, grâce aux luttes prolongées auxquelles donnent lieu les jalousies de section et les conflits d'intérêts. Ce n'est pas l'équité mais l'habileté dans l'intrigue parlementaire qui détermine la distribution des deniers de l'oncle Sam.

La plupart des bills qui intéressaient particulièrement la Louisiane, n'ont pu passer. Nous citerons notamment le bill des levées et celui du chemin de fer du Pacifique qui eussent été d'un si grand secours pour notre Etat.

Nous avions cru, un moment, que le bill accordant une subvention à une ligue de steamers pour le Brésil, ne semblerait pas de difficultés. Mais après avoir passé au Sénat, il a été écarté à la Chambre par une objection technique. On a prétendu qu'une clause du bill en faisant un bill de revenu, et tout bill de revenu dont prendre naissance dans la Chambre. Voilà donc une mesure d'une extrême utilité pour tout le commerce des Etats-Unis ajournée à l'année prochaine.

L'objection soulevée n'a été qu'un prétexte pour les adversaires de la ligne projetée et on attribue à l'orateur Randall, représentant de la Pennsylvanie, cet échec du bill, alors qu'on en croyait le succès assuré.

Le capitaine Eads a été plus heureux, car il a réussi à faire adopter un bill qui accorde les modifications demandées par lui à son contrat.

Nous croyons aussi que l'allocation votée pour la réouverture de la Mesnage à la Nouvelle-Orléans est devenue définitive. Si nous ajoutons à cela une somme de $50,000 pour le port de la Nouvelle-Orléans et une somme moindre pour la rivière Rouge, voilà à quoi se bornent les largesses du Congrès pour la Louisiane.

Notre pauvre Etat sacrifié pendant si longtemps par la politique impitoyable de la reconstruction et qui vient de renaître à peine à la vie politique, méritait, cependant, d'être traité avec plus de libéralité qu'il ne l'a été par les démocrates du Nord. Il y avait des injustices criantes à réparer envers le Sud et particulièrement envers la Louisiane, et il est été d'une bonne politique de la part des mandataires d'une section qui s'est volée, depuis quinze ans, les millions par centaines, de se montrer plus équitable.

Le Sud pourrait se laisser de mettre sa puissante politique reconquise au service d'un parti qui, au matière d'intérêt, est si peu disposé à traiter notre section sur un pied d'égalité avec le reste de l'Union.

Le 45me Congrès se réunira de nouveau en décembre prochain pour une session de trois mois. Tous les représentants des Etats riverains du Mississippi devront s'entendre pour faire un nouvel et dernier effort afin d'obtenir une solution favorable de la question des levées, qui intéresse à un si haut point l'avenir de toute la Vallée.

LA CULTURE DU SORGHO.—Nous avons reçu de St-Paul, Minnesota, une brochure contenant l'explication des procédés employés par MM. Kennes et Miller pour la culture et l'exploitation de la canne à sucre dite sorgho. La brochure est publiée par U. S. Hollister.

CLUB DRAMATIQUE LOUISIANAIS—Ce Club doit donner, demain, samedi, à l'Opéra une représentation à ses invités. Le spectacle se composera de: *Les Filles de Marbre* et *Un garçon de chez Verry*. On commencera à sept heures et demie.

☞ Le 1er juillet prochain des jugements seront obtenus sur les taxes non payées de 1878. Voyez l'annonce.

—Voici la phrase importante du rapport fait par M. Wilson, au nom de la commission du budget, sur le projet des fêtes publiques:

"Votre commission a pensé que le moment était bien choisi pour fêter le relèvement de la patrie par le travail et l'établissement définitif de la République.

"Elle félicite le gouvernement de son initiative et propose de lui donner les moyens d'exécuter son dessein en appelant le pays à célébrer par des fêtes nationales ces deux choses inséparables: la République et la paix."

—Le maréchal de Moltke a reçu, dit-on, une lettre anonyme remplie de menaces à son adresse.

—Un marin grec, nommé Gryparis, a construit, pour rechercher les torpilles, un appareil dans lequel il est resté, en compagnie de son fils, deux heures et demie sous l'eau, sans aucune communication avec l'atmosphère.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION.

On télégraphie de Paris au *Herald*:

Paris, 15 juin.—A propos du shah de Perse dont la présence à Paris excite une vive curiosité, on dit que plusieurs habitués des opérateurs de New-York avaient formé le projet de lui extirper quelques-uns de ses diamants. Malgré la garde de police qui veille sur le Grand Hôtel où il réside, mercredi soir, à 9 heures, le feu a pris dans ses appartements. Le jour suivant, plusieurs individus venus de New York et qui étaient descendus dans cet hôtel ont disparu. Chaque chose un peu douteuse dans ce genre d'opérations étant attribuée ici aux Yankees, la voie des conjectures est ouverte.

Notre collection agricole à l'Exposition est décidément l'objet de toutes les louanges. Les spécimens de machines en bois de prix avec montures en argent sont superbes. Un certain nombre de balles de coton supérieur viennent d'arriver de la Nouvelle-Orléans.

En plus des articles achetés par le prince de Galles à la maison Tiffany, de New-York, plusieurs autres acquisitions ont été faites par le shah, le prince Léopold d'Angleterre, l'archiduc Ludwig, le comte de Flandres, le prince Radziwill, le baron et la baronne de Rothschild. Le musée de Berlin a commandé un duplicata de la collection Cassola des ornements d'or de Curium.

La "American Watch Company" a eu la même bonne fortune. Tous les objets exposés ont été acquis par des négociants de la Grande-Bretagne, de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Australie.

L'exposition américaine relative à l'instruction est maintenant complète, et un véritable goût artistique a présidé à son installation. Les deux côtés sont occupés par les spécimens les plus jolis de nos écoles de tous grades, et les deux autres côtés sont couverts de dessins, de cartes et de figures astronomiques. La belle exposition de Washington occupe le centre et comprend un modèle de son école et 4,000 spécimens de travaux exécutés par des élèves de toutes classes. Le bureau national d'éducation a envoyé des rapports, des documents et des catalogues de 138 bibliothèques des Etats-Unis.

L'exposition des billets gravés et des planches du département du trésor attire l'attention publique.

Les jurys internationaux ont déjà commencé leurs travaux. La vice-présidence du second groupe a été adjugée aux Etats-Unis, le commissaire McCormick a désigné le président White de l'université Cornell pour occuper cette position. Les Américains ont également obtenu la présidence de la classe 54, machines et appareils en général, et de la classe 55, machines et outils. Le professeur Davison, de la "Coast Survey", a été choisi pour la première et M. Charles R. Goodman pour la deuxième.

Le commissaire général McCormick a eu de grandes difficultés au sujet de la liste du jury. Plusieurs des membres nommés tout d'abord ont donné leur démission; plusieurs ayant été rappelé en Amérique, d'autres ne voulant pas donner leurs services sans être remunérés. Il en est de même pour les Anglais. Il y a du reste un accord parfait entre les sections anglaises et américaines.

Jeudi soir, notre commissaire général a donné une grande réception à sa résidence, à tous les commissaires et jurés américains ainsi qu'aux officiers des navires *Constitution*, *Supply*, *Portsmouth* et *Wyoming*. Il y avait foule.

Les bals et les dîners de cette semaine ont été des plus brillants. Le bal du ministère de l'instruction publique et le bal anglais de l'Société de l'hôtel Continental sont surtout à signaler. Le prince de Galles a assisté à ce dernier.

Le général Grant part vendredi pour la Hollande afin de se reposer du tourbillon des fêtes parisiennes au milieu des fêtes plus paisibles de ce pays. Le gouvernement hollandais a fait de grands préparatifs pour sa réception. Il restera sept jours en Hollande étudiant les habitants sur leur propre terrain et les voyant fumer comme un Hollandais complet. Il va aussi fumer. De la Hollande, le général ira sans doute en Allemagne, en Suède et en Norvége.

Avant son départ de Paris, le général Grant a rendu visite au président Mac-Mahon. L'entrevue entre les deux soldats a été fort intéressante. L'accueil du maréchal a été très cordial: "La France, a-t-il dit, a été honorée par la présence d'un général aussi illustre." Le maréchal a dit ensuite qu'il avait l'intention de donner lundi un dîner et une fête en son honneur. Le général Grant a été, à son grand regret, obligé de refuser, à cause de ses engagements à La Haye. Enfin, le maréchal lui a témoigné l'espoir qu'il reviendrait en France au mois de septembre, et qu'il aurait plaisir à lui offrir cette fête. L'entrevue a été marquée par les sentiments les plus amicaux des deux côtés.

Suite de la plaisante correspondance parisienne du nègre du *Graphic*:

Dialdement embarrassé ici pour faire des emplettes. Viande chère. Payé 25 cents pour deux tranches de veau qu'un chat aurait mangées dans un repas. Thé deux fois plus cher qu'à New York. Pour les Parisiens, le thé n'est qu'une médecine; bon pour les indigestions. Le café est cher aussi, et ils le brûlent trop. Les Français semblent aimer le goût du brûlé. Espace américain à l'Exposition beaucoup restreint. Pas de place pour un aussi grand pays. Pas de place pour maïs, coton, blé, tabac. Les neuf-dixièmes des gens ici ne savent pas que nous avons ces produits. Pas de place pour le chemin de fer élevé, le pont de Brooklyn, le phonographe, le téléphone, le *Graphic*. Les Français ignorent que nous avons tout ça.

Montré un numéro du *Graphic* à un Français. Essayé de lui faire entrer dans la tête qu'il est publié chaque jour, qu'il contient toutes les gravures et toutes les nouvelles de toutes les parties du monde. Français n'a pas pu comprendre. Ils ne savent pas ici ce qu'est le journalisme américain. Une quarantaine de journaux quotidiens à Paris. Dimension moyenne, 7 sur 9, comme les vieux carreaux à vitres. Reporter voit un combat de chiens. Court à son bureau. En fait le récit. Passe pour du génie littéraire. Salbreuve d'absinthe et de cognac produit une semaine sur sa réputation. Ornements tombés il y a quatre jours du plafond de l'Exposition, et femme blessée à la tête. Peu blessée, mais sa nièce évanouie. Journaux n'ont pas encore pu d'en parler. Explosion il y a une semaine que l'étranger; 30 à 40 tués. A New York, au bout de deux jours on n'y penserait plus. Ici grosse affaire. Titres en grosses capitales dans les journaux. Maréchal Mac-Mahon visite les ruines avec état-major. Préfets, maires, digitataires, épaulettes, chapeaux à claque, plumets, soldats. Regardent plâtras et s'en vont aussi avancés qu'ils avant. Le lendemain, description dans les journaux de la visite du maréchal à ce monceau de débris. Imaginez président Hayes, ou seulement gouverneur Robinson, visitant manufacture de pianos brûlée. Ridicule.

Section américaine à l'Exposition composée principalement de haches, fourches, serres, vrilles, pilules, fauteuils percés à jour, poêles, dents, crackers, roues de wagon, toiles cirées, conserves de viande, presses d'imprimerie, outils agricoles. Utile.

Exposition boutique chère. Rien pour prix modérés, sauf bois de lit français en chinois de $1,000. Etats-Unis seul pays où ferblanterie est bon marché et où théâtres sont pratiques. Beaucoup de théâtres d'or ou d'argent. Italie toute en statues et chandeliers. Autriche, cristaux. Suisse, dentelles de millionnaires et montres. Russie, fourrures et malachite. Belgique, miroir colossaux et escaliers de chêne sculpté. Angleterre, ameublement d'une maison de noble et cheminées de $5,000. France, bronzes et pendules. Chine, pagodes d'ivoire.

Système d'omnibus et de tramways misérable ici. Ne laissent entrer personne quand voitures sont pleines. Ne s'arrêtent plus une fois pleins. Ai hélé une centaine d'omnibus. Jamais arrêté. Chercher regarde par devant comme une curiosité, conducteur idem par derrière. Ai marché 500 milles dans Paris. Voudrais savoir comment s'obtient privilége d'aller en omnibus. Misérable système!

☞ Le 1er juillet prochain des jugements seront obtenus sur les taxes non payées de 1878. Voyez l'annonce.

—L'amirauté allemande vient de publier la liste des victimes de la catastrophe du cuirassé le *Grand-Electeur*. 274 officiers et marins ont péri, et 217 ont été sauvés.

—En recevant la nouvelle que le Sénat avait adopté la loi pour la création d'un nouveau port, à Boulogne, cette ville a illuminé et les habitants ont pavoisé leurs fenêtres.

L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS, VICTOR HUGO ET VOLTAIRE.

Nous trouvons dans les journaux français les deux lettres suivantes qui prouvent que la guerre à propos de Voltaire a survécu au Centenaire du 30 mai.

LETTRE DE M. DUPANLOUP

Orléans, le 1er juin 1878.

Monsieur,

Je viens de lire le discours prononcé par vous au théâtre de la Gaîté, et je dois vous avouer qu'il dépasse tout ce qu'en ces tristes temps j'avais rencontré en fait de palinodie.

Qu'est-ce donc qu'un poète, et quel est ce prisme singulier, qui teint de ses propres couleurs, incessamment changeantes, toutes choses? Qu'est-ce qu'un écrivain qu'on entend flétrir et exalter tour à tour, selon ses mobiles impressions, le même homme et le même siècle!

Je suis obligé de vous le dire, Monsieur: dans les illusions qui vous faisaient aujourd'hui, c'est un faux Voltaire poétisé, transformé, que vous avez montré à votre auditoire; le vrai Voltaire, le voici:

Il résulte, non pas de textes isolés, mais, de toute sa vie et de ses œuvres, que Voltaire, il vous enlève le panache, il vous lève le masque, il vous ôte jusqu'à la réalité de son histoire, tout ce que j'ai dit, et ce que vous avez naguère dit vous-même; et puisque vous l'avez oublié, vous me forcez à le dire:

Insulteur du peuple, que sans cesse il traitait de "canaille"; et dont il a dit: "Il ne faut pas que le peuple soit instruit, il n'est pas digne de l'être!" "Le peuple sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin."

Courtisan de toutes les puissances, jusqu'aux plus viles: ayant perdu à ce commerce, selon la forte expression de M. Louis Blanc, "tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes virriles." Voilà le vrai Voltaire.

Et de plus: Insulteur de la France; renchérissant sur les moqueries du vainqueur de Rosbach; lui écrivant "Sire, toutes les fois que j'écris à Votre Majesté je des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régiments à Rosbach;" "L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches;" trahissant les intérêts de la France, au point d'écrire à une impératrice russe: "Il vous faut trois capitales, Moscou, Pétersbourg et Byzance."

Proclamant encore qu'il n'était pas Français, mais "Suisse"; qu'il voudrait "mourir Prussien"; et, s'il était plus jeune, "qu'il se ferait Russe."

Disant de sa patrie que c'était un pays de tigres et de singes, et traitant Paris de grande basse-cour remplie de coqs d'Inde et de perroquets.

Voilà au vrai, Monsieur, celui que vous avez célébré hier, et présenté aux naïfs applaudissements de votre auditoire.... parisien!

Du reste, agioteur, nécrier et vivrier avant tout, le traite des nègres, et mis dans sa poche, pendant une seule guerre, six cent milles livres de vivres, étapes la gagnées sur les fournitures de l'armée.

Insulteur de la vérité, au point que Frédéric lui-même l'a appelé un fourbe consommé; rompu à mentir; ayant érigé le mensonge en principe; sans foi ni loi, selon le mot de Sainte-Beuve.

Insulteur des mœurs; l'écrivain le plus corrompu et le plus corrupteur qui ait jamais avant inondé son siècle, c'est vous qui l'avez dit, d'un vers d'agonisme de livre: infames, de fange.

Je vous rends cette justice, que de tout cet vous n'avez rien osé dire.

Insulteur de Jeanne d'Arc, cette noble fille du peuple, la plus pure héroïne de notre histoire. Et cela, non dans une œuvre de jeunesse, comme votre commencement le dit, mais dans un poème immonde, dont la composition Pucelle a été immonde, et amplifié par lui avec ces ordures obscènes, à l'âge de 60 ans. C'est là qu'il a accumulé contre la vierge libératrice de son pays des outrages sans nom, et des outrages à tout ce qu'il y a de sacré: insultes à la religion, insultes au patriotisme, insultes à la vertu, insultes à la faiblesse, insultes à la jeune fille, insultes à la femme, insultes à la France, insultes à l'humanité, et tout cela à un degré qui ne se peut redire.

Insulteur de la Pologne; cette Pologne que, par de France, sous le roi Louis-Philippe, vous avez éloquemment défendue.

Un jour, des potentats se liguèrent pour asservir cette nation libre et héroïque. Après l'avoir écrasée, ils la dépecèrent, et se partagèrent les lambeaux.

Il y avait alors en Europe un homme qui avait, autre vous, "déclaré la guerre à toutes les iniquités sociales," et qui l'arme avait cela la légèreté du vent et la puissance de la foudre."

Devant le meurtre de la Pologne, je ne sais de vos paroles, "Voltaire, tu pousses au cri d'admiration, ce sera ta honte éternelle."

Et vous vantez sa tolérance! Sans doute, il fit grand bruit, pour sa vanité gloire, de quelques erreurs, douteuses peut-être, de la justice. Mais quand c'est le même homme qui a battu des mains à l'assassinat d'un peuple, et qui écrivait à une impératrice de Russie: "C'est la tolérance que vous apportez en Pologne au bout de quarante mille baïonnettes;" j'ai le droit de vous dire, Monsieur, que cet homme n'était qu'un comédien de tolérance et d'humanité.

Le vrai Voltaire, le voilà. Tout ce que je viens de dire est incontestable: c'est de l'histoire. Et c'est pourquoi, vous aurez beau faire, vous et d'autres, Voltaire ne sera jamais, ne pourra jamais être l'idole, ni du peuple, ni de la France.

De tout cela, Monsieur, vous n'avez pas dit un seul mot dans ce grand discours. Eh bien! je vous défie de dire ces choses à ce pauvre peuple qu'on égare: je vous défie formellement au défi d'en essayer, devant un auditoire quelconque une sérieuse apologie.

Oserez-vous accepter mon défi?

Votre très-ancien

Ainsi complète et honteuse palinodie pour Voltaire. Même palinodie pour son siècle.

Vous n'étiez pas un enfant, Monsieur, vous aviez près de quarante ans, quand vous avez appelé ce siècle une orgie, terminée par un échafaud; quand vous avez poussé ce cri:

Honte à tes écrivains devant les nations!

Et aujourd'hui, du même siècle, vous osez dire:

Gloire à tes écrivains devant les nations!

Un homme peut-il se donner à lui-même un plus éclatant et plus honteux démenti!

Et cependant la vérité vous échappe ici encore "Ceux-ci ont fait ceux-là, disiez-vous." Oui, Voltaire et Rousseau ont fait Danton et Robespierre. C'est donc bien ce que vous disiez: une orgie terminée par un échafaud. Est-ce là ce que vous voulez aujourd'hui? Est-ce là "l'admirablement à nos mœurs" dont on a fait si étrangement hommage à Voltaire et aux voltairiens à la Tribune, le comité de salut public, précurseur de notre Commune!

Ainsi donc, aux mêmes hommes, aux mêmes choses, au même siècle, vous avez crié: Honte! et aujourd'hui vous criez: Gloire!

Et voyez l'étendue de votre palinodie: N'avez-vous pas vous-même jugé ainsi l'œuvre de Voltaire:

"C'est un bazar élégant et vaste.... étalant dans la boue d'innombrables richesses.... abominablement et fétide.... offrant des prostitutions pour des voluptés.... Temple monstrueux, où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce qui n'est pas Dieu." N'avez-vous pas dit: "Nous déplorons amèrement...qu'il ait tourné contre le ciel cette puissance intellectuelle qu'il avait reçue du ciel. Nous gémissons sur ce beau génie qui n'a pas compris sa sublime mission, sur cet ingrat qui a profané la chasteté de la Muse et la sainteté de la Patrie."

"Et, ajoutiez-vous, parce qu'il eut la coupable ambition de semer également les germes nourriciers et les germes vénéneux, ce sont, pour sa honte éternelle, les poisons qui ont le plus fructifié."

Enfin, "la translation de ses restes au Panthéon;" ne l'avez-vous pas appelé "une sanglante et funèbre?"

Une saturnale funèbre! c'est donc ainsi que vous jugiez les honneurs rendus à Voltaire en 91. Avais-je tort, Monsieur, de nommer votre fête nationale avortée les saturnales de l'impiété!

Il y a dans vos discours d'autres palinodies encore. Ainsi, l'*Encyclopédie*, officiers et marins ont péri, et 217 ont été sauvés.

Mais, toutes ces paroles, il ne vous en a pas coûté, jeudi, à la Gaîté, de les effacer avec une langue nouvelle.

Qu'êtes-vous donc enfin, Monsieur? Permettez-moi de la demander avec tristesse. Une lyre qui résonne à tous les souffles! Aujourd'hui, c'est

Le vent qui vient à travers la montagne qui vous agite!.....

Ainsi, déclamations sonores et creuses, ne constatant que le chaos d'une tête et le vide d'un esprit; pêle-mêle, pour parler votre langue, de notions contradictoires servant de base à des idées incohérentes! Voilà votre discours

Ainsi, vous allez jusqu'à rapprocher Voltaire et Jésus-Christ!

Voltaire et Jésus-Christ! Et l'un continuateur de l'autre!..... Mais c'est le délire!

Que croyez-vous donc, et que ne croyez-vous pas? le savez-vous bien, vous-même?

Et vous parlez de votre respect: mais un tel respect, Monsieur, c'est la forme la plus répugnante du blasphème.

Jésus qui a pleuré, et Voltaire qui a ri, voilà, dites-vous, d'où vient la civilisation actuelle.

Eh bien! Monsieur, quand on dit cela à son siècle, on peut compter encore comme instrument sonore; mais comme autorité morale, on ne compte plus.

Si la doctrine évangélique a été civilisatrice, Voltaire, le grand ennemi de l'Evangile, fut le grand ennemi de la civilisation, et son passage sur la terre chrétienne a été, selon le mot vrai de Royer-Collard, une calamité.

Si vous connaissez mieux le christianisme, vous saurez que tout siècle qui rompt avec lui, entrave la marche pacifique et progressive de l'humanité, et court aux catastrophes!

Contre le feu vivant, contre le feu divin, De larges traits de marbre ils s'abritaient en vain!

Dieu sait atteindre qui le brave (2).

Si vous connaissiez mieux, je ne dis même pas le christianisme, mais l'histoire, vous sauriez qu'il n'y a pas eu un progrès dans nos sociétés dont le christianisme n'ait été l'auteur; qu'il n'y a pas eu une réforme bienfaisante que l'Evangile n'ait inspirée aux hommes, qu'il n'ait lui-même introduite ou préparée dans les lois.

Et vous dite que Voltaire a vaincu! D'autres que vous et lui ont chanté victoire, qui ont passé, et le Christ demeure.

Vous dites gravement que Voltaire sourit du haut des étoiles. Les voltairiens du cirque Myers ont dû bien rire de ce reste d'idées métaphysiques et de foi chrétienne incomprise.

Ceux ci, Monsieur, sont meilleurs voltairiens que vous; ils ne parlent plus d'humanité, ils ne parlent plus d'amour pieux, de pitié, de charité, de mariage, comme disant dans un livre récent un des jeunes conseillers municipaux de Paris, celui-la même sur la proposition duquel le conseil municipal de Paris a voté 10,000 fr. pour le Centenaire. Et c'est tout simple; quand on rit du ciel, on descend du singe, pour Dieu on doit avoir Voltaire, que vous nous avez appelé un singe; il est vrai, un singe de génie.

Et voilà donc où vous en êtes! Voilà, en somme, à quoi a abouti, dans l'indifférence de Paris, cet effort gigantesque et grotesque de la République démagogique pour émerger, à la faveur de Voltaire, des bas-fonds à la surface, et s'emparer des destinées de la France! Une fête organisée dans un théâtre et dans un cirque! des déclamations outrées, emphatiques, contradictoires un avortement et une risée.

Et vous, pauvre grand poète panégyriste aujourd'hui de l'immoralité et du suicide que vous avez si énergiquement flétris, chantre autrefois inspiré de l'immortalité, de la prière pour tous, de l'enfant martyr, quel spectacle offrez-vous à ceux qui vous admirent naguère?

Permettez-moi de vous le dire, avec le respect légitime dû au mon âge plus à votre: Vous êtes une barque sans lest, poussée par le vent du siècle d'un rivage à l'autre; vous l'voyez aborder à la gloire, et, je le crains, vous échouerez à la pitié.

Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de vos sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.

† F., ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

RÉPONSE DE VICTOR HUGO.

Paris, 3 juin 1878.

A monsieur l'évêque d'Orléans.

Monsieur,

Vous faites une imprudence.

Vous rappeler à ceux qui ont pu l'oublier, que j'ai été élevé par un homme d'église, et que, si ma vie a commencé par le préjugé et par l'erreur, c'est la faute des prêtres et non la mienne. Cette éducation est tellement chrétienne qu'à près de quarante ans, vous, le constatez, j'en subissais encore l'influence. Tout cela a été dit. Je n'insiste pas. Je dédaigne un peu les choses inutiles.

Vous insultez Voltaire, et vous ne faites l'honneur de m'injurier. C'est votre année.

Nous sommes, vous et moi, deux hommes quelconques. L'avenir jugera. Vous dites que je suis vieux, et vous chantez victoire, qui qui passé, et le Christ demeure.

Vous dites gravement que Voltaire sourit du haut des étoiles. Les voltairiens du cirque Myers ont dû bien rire de ce reste d'idées métaphysiques et de foi chrétienne incomprise.

Ceux ci, Monsieur, sont meilleurs voltairiens que vous; ils ne parlent plus d'humanité, ils ne parlent plus d'amour pieux, de pitié, de charité, de mariage, comme disant dans un livre récent un des jeunes conseillers municipaux de Paris, celui-la même sur la proposition duquel le conseil municipal de Paris a voté 10,000 fr. pour le Centenaire. Et c'est tout simple; quand on rit du ciel, on descend du singe, pour Dieu on doit avoir Voltaire, que vous nous avez appelé un singe; il est vrai, un singe de génie.

Et voilà donc où vous en êtes! Voilà, en somme, à quoi a abouti, dans l'indifférence de Paris, cet effort gigantesque et grotesque de la République démagogique pour émerger, à la faveur de Voltaire, des bas-fonds à la surface, et s'emparer des destinées de la France! Une fête organisée dans un théâtre et dans un cirque! des déclamations outrées, emphatiques, contradictoires un avortement et une risée.

Et vous, pauvre grand poète panégyriste aujourd'hui de l'immoralité et du suicide que vous avez si énergiquement flétris, chantre autrefois inspiré de l'immortalité, de la prière pour tous, de l'enfant martyr, quel spectacle offrez-vous à ceux qui vous admirent naguère?

Permettez-moi de vous le dire, avec le respect légitime dû au mon âge plus à votre: Vous êtes une barque sans lest, poussée par le vent du siècle d'un rivage à l'autre; vous l'voyez aborder à la gloire, et, je le crains, vous échouerez à la pitié.

Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de vos sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.

† F. ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

(2) Orientales.

☞ Le 1er juillet prochain des jugements seront obtenus sur les taxes non payées de 1878. Voyez l'annonce.

—Il paraît, d'après le *Temps*, qu'on a trouvé au domicile de Nobeling, une lettre de Paris, écrite par un personnage important, de nationalité allemande, qui se trouve en ce moment à Paris.

On a trouvé aussi dans la chambre de Nobeling, onze verres à bière vides, ce qui a fait supposer un complaisante récent.

Il paraît, dit-on, que c'est une femme qui dans la foule lui a donné le signal de faire feu. Cette femme n'a pas été retrouvée.

On lui avait dit:

Vous allez à l'Exposition; cachez bien votre argent, de peur des pickpockets

Il cacha bien son argent; mais en passant sur le pont d'Iéna, il laissa son chapeau s'en voler dans la Seine.

Il fit des signes désespérés à un marinier qui passait, lequel essaya, à force de rames, de rattraper le volage couvre-chef. Mais ce fut peine perdue. L'infortuné chapeau disparut bientôt sous les flots.

Alors, ce fut une autre scène de désespoir. L'homme au chapeau perdu voulait se jeter dans la Seine, pour en finir avec la vie. Heureusement, on l'en empêcha.

—Eh! quoi, lui dit-on, vous suicider pour un chapeau!.... Quelle bêtise!....

—Hélas! dit-il d'une voix pitoyable, dans la coiffe de ce chapeau, j'avais mis 7,500 francs en billets, tout mon argent, de peur des pickpockets.

A l'Exposition, section de l'Horlogerie:

Mme Prudhomme.—Déjà six heures! Comme le temps passe ici!

M. Prudhomme.—Cela s'explique par les grands progrès de l'horlogerie moderne!

MÈRES, MÈRES, MÈRES,

Ne manquez pas de vous procurer le sirop composé connu sous le nom de "Mrs Winslow's Soothing Syrup" pour toutes les maladies occasionnées par la dentition chez les enfants. Il soulage toutes les douleurs, régle l'intestin, et, en rendant la santé à l'enfant, assure le repos à la mère.

3 avril—

Voir la suite à la 4me page.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 21 juin — Temps: Vent du sud passant au nord-ouest, temps plus frais, partiellement couvert, on couvert, et nombreuses averses.

Température, 90 juin 1878.

Thermomètre de C. DUHAMEL, Opticien. Fahrenheit. Centigrade.

6 h. du matin....	78	26
Midi.....	90	33
3 P. M....	92	34
6 P. M....	88	31

Départs.—Voyageurs partis par la Grande Route de Jackson.—E Pusch et famille, Louisville; R Turner, Lynchburg Va; A R Ballaseux, St. Louis; Mrs W B Johnson, Boston; Mrs Winship, Louisville; W H Freudenthal, Washington, D C; Edw Marion, St. Louis; A Chands, Europe, via New York; Dr Pusch, Louisville; Jos Overlacher, Memphis; Gén Tom. Anderson et compagnons, Washington, via Chicago; E H Parvar et dame, Chicago; Jas Pusch, Louisville; Jno O Gorman, Charleston, S C; L C Harris, Monroe; Mrs M L Green, Chicago; M White et fils, Louisville; J Rickenop, Monroe; Mrs Schwartz, Chicago; H L Martin, Louisville; C Wooten, Memphis; A Simms, Columbus, Ky; M. P Thompson, Louisville.

Cérémonie militaire.—Mercredi vers les 6 heures, il y a eu sur la place Lafayette revue par le Gouverneur du bataillon Crescent City et l'admission de ce corps dans la milice d'Etat de la Louisiane, sous le nom de "Garde d'Etat de l'Infanterie de la Louisiane." Ce bataillon compte cinq compagnies savoir: les "Crescent City Rifles"—les "Leagueo Guards"—les "Vandry Rifles"—les "Louisiana Grays"—et les "Nicholls Rifles."

Le lieut-col. C. E. Fenner commandait avec le major R. C. Bond et l'adjudant W. C. H. Robinson. Les compagnies ont été reçues et enrôlées dans la milice par le col. John Glynn, envoyé pour cela par l'adjudant-général Patton. Les hommes ont prêté serment entre les mains de Glynn. Cette cérémonie achevée, les compagnies sont entrées dans la salle St. Patrick pour recevoir un drapeau. A cette occasion, le major Bond a pris la parole pour engager le gouverneur à en être le parrain, et le gouverneur y a consenti en répondant avec beaucoup de tact, de convenance et d'à-propos. Le col. Fenner, en recevant le drapeau, a prononcé de son côté quelques paroles éloquentes, et cette affaire terminée, revue, enrôlement dans la milice et réception du drapeau, nos braves et brillants militaires ont passé à danser le reste de la soirée.

Le John W. Cannon.—C'est le nom d'un nouveau bateau à vapeur qui a fait son apparition sur le fleuve devant la Nouvelle-Orléans, hier à 2 heures de l'après-midi. Ce bateau, construit par le capitaine Cannon, a été salué par une batterie de l'artillerie de Washington, et se venue avait attiré sur le ponts des nombreuses visiteurs une foule de messieurs et de dames avides de contempler les premices d'un construction merveilleuse qui a 260 pieds de long, 80 pieds de large et 9 pieds et demi de cale. Ses machines ont une puissance puissante. Le salon est d'un genre gothique; ses plafonds sont garnis de fresques brillantes et les chambres ont tous les ornements imaginables. C'est d'une richesse orientale. Aujourd'hui toute la ville ira voir le Cannon.

Taxes sur le capital des banques. Les deux banques qui avaient demandé à la Cour des Etats-Unis et avaient obtenu un ordre empêchant la ville et l'Etat de collecter des taxes sur leur capital social sont la Banque Nationale d'Etat et la Banque Nationale de la Louisiane. D'autres banques, dit-on, en feront autant.

Les points principaux dans la pétition sont que le pouvoir de l'Etat de taxer les banques nationales est réglé par le Congrès; que les lois des Etats-Unis permettent la taxe par les Etats et les autorités municipales sur les actions du capital social des dites associations, à des certaines conditions et sous de certaines limites, mais les lois des Etats-Unis relatives aux associations de banques nationales ne permettent pas mais prohibent au contraire toute taxe, excepté les taxes sur les immeubles et les actions du capital social de ces institutions, ce qui n'est pas une taxe sur la corporation mais sur l'actionnaire.

L'affaire du marché Lebreton.—Le rapport des experts pour l'examen du plan de Laton est prêt, à ce qu'il paraît, mais ils ne veulent le soumettre qu'à la condition de recevoir simultanément le prix de leurs travaux. Il sont tous d'accord sur ce point et nous trouvons qu'ils ont raison. Nous nous rappelons que en 1859 en 1860, M. le Dr Armand Mercier, par l'habileté de son examen à propos d'un legs de $300,000 qu'on prétendait lui avoir été fait par McDonough, sauva cette somme à la ville qui comme légataire universelle de McDonough, eut été obligée de la payer sur la succession.

Le Dr Mercier fit devant la Seconde Cour de District, présidée par le juge Bermudez, une démonstration si claire, si précise, si concluante, du faux exécuté par Fox qui avait tout simplement calqué la signature de McDonough, que la cour, sans hésiter, déboula Fox de sa demande, et la Cour Suprême plus tard, convaincue elle même du faux par le rapport lumineux du Dr Armand Mercier, confirma le jugement de la Seconde Cour de District.

Pour ce service rendu à la ville, le Dr Mercier n'a jamais reçu un cent et nous comptons une fois bien que pour cette fois, il prenne ses précautions et que les autres experts en fassent autant.

L'affaire a été remise à samedi.

Dividendes arriérés.—Le juge Moore, de la Troisième Cour de District, a décidé hier matin une affaire importante, celle de Mme Armand de St Romes contre la plaignante à cause de la Levée pour des dividend